

## L'HISTOIRE A-T-ELLE UN SENS?

### 1) L'homme est historique.

En allemand, deux mots correspondent au mot français: « histoire »: *Historie* et *Geschichte*. Le premier désigne la science qui conte le passé humain, le second les faits, les événements qui constituent ce passé lui-même. Ici, le mot est pris en ce second sens: comme une route a un sens lorsqu'elle mène à un lieu qui lui est extérieur, ainsi l'histoire humaine a un sens si elle aboutit à une réalité qui la dépasse; sinon, on est dans l'« absurde », et l'on posera alors la question: l'homme par lui-même seulement doit-il et peut-il donner à sa vie un sens?

On n'applique pas le mot « histoire » à la seule science du passé humain. On parle en effet couramment d'« histoire de la Terre » ou même d'« histoire de l'Univers », et la théorie de l'évolution nous a familiarisés avec « l'histoire de la vie et des espèces vivantes »; on fera l'histoire d'une montagne, celle d'un monument; une biographie est une histoire individuelle. Ce qu'il y a de commun à tous ces usages du mot, c'est: le fait de rapporter et de rendre intelligible dans la mesure du possible la suite des événements qui ont affecté un être individuel déterminé. Ainsi selon Laplace le système solaire se serait formé à partir d'une nébuleuse, masse globulaire de gaz incandescent tournant autour d'un axe; en refroidissant, cette masse se serait réduite et quelques anneaux concentriques se seraient détachés de son bord externe, constituant les planètes; le Soleil représenterait le noyau central de la nébuleuse, resté incandescent. Tout cela a été produit par le jeu rigoureux des lois physiques; Laplace affirmait à Napoléon qu'il n'avait pas besoin de l'hypothèse d'un Dieu créateur. On pourrait aussi faire l'histoire de l'évolution d'une espèce vivante à partir de fossiles

Il faut pourtant affirmer que le mot « histoire » a un sens tout particulier lorsqu'il s'applique à l'ensemble continu des événements affectant un être humain particulier, ou un groupe humain, ou l'humanité tout entière. La continuité étudiée par l'histoire-science est une continuité temporelle, mais le rapport au temps n'est pas pour l'homme identique à ce qu'il est pour les autres êtres; La montagne subit les effets exercés sur elle dans le temps par des agents extérieurs; elle ne change pas de son fait; d'ailleurs, l'individualité de la montagne lui vient seulement de la perception humaine; le vivant a conscience des actions qu'il subit, et il y réagit; mais cette conscience ne déborde pas la situation vécue présente; il ne se sert pas de son passé pour construire son avenir; pour lui, durer, c'est subir le temps. Au contraire, l'homme, en un sens, fait activement son temps; il perçoit la situation présente à partir d'un passé immédiat et aussi parfois lointain qu'il retient et dans la perspective d'un avenir qu'il prépare (« rétentions » et « protensions » de Husserl). Ainsi j'essaie de donner cohérence à mon discours en faisant qu'il continue ce que j'ai dit déjà et qu'il prépare ce que je vais dire, ce que j'ai décidé de dire. Je me sers du passé pour construire mon avenir à partir du présent; pour moi, la continuité historique n'est pas subie, mais activement construite; alors que les changements de la montagne, et même de l'animal, sont les résultats d'actions extérieures à ce qui fait leur individualité, les changements de l'individu humain, ceux qui sont vraiment humains sont les résultats de sa propre action; la montagne, l'animal, changent; l'homme se change, il fait son histoire. C'est en ce sens qu'on peut dire que l'homme est historique; si l'histoire est la continuité des changements d'un individu, l'homme est le seul étant qui se change par sa propre action; « Seul l'homme a une histoire, parce que l'histoire fait partie de sa nature, ou, mieux, est sa nature »<sup>1</sup>

### 2) Avènement de l'histoire humaine.

Chaque individu humain a donc son histoire, résultat certes des actions sur lui de son milieu, mais surtout de ses propres choix, de sa manière originale de construire son temps; mais, les histoires des individus il est rare qu'elles soient écrites; l'histoire-science en général se dit des communautés humaines et surtout de l'humanité dans sa totalité. Mais faut-il aussi que ces collectivités, et surtout la collectivité de tous les hommes, aient atteint la conscience d'elles-mêmes dans des consciences individuelles.

2a) Aussi bien y-a-t-il eu une préhistoire, mais il faut distinguer une préhistoire d'avant l'homme et une préhistoire humaine. D'après la théorie de l'évolution, les Hominidés sont des singes ayant déjà un certain nombre de caractères humains, mais qui ne font qu'annoncer l'apparition de l'homme. Parmi les hominidés, les Australopithèques, qui ont vécu entre 4, 5 millions et 1 million d'années avant notre ère, et dont les restes sont trouvés en Afrique (Lucy, découverte en 1974); leur cerveau est peu volumineux, mais leur dentition est proche de celle du genre homo; ils vivaient surtout dans les arbres, mais marchaient la plupart du temps sur deux jambes (mais

<sup>1</sup> R. Aron: Introduction à la philosophie de l'histoire, NRF 1948 p. 38



ils redevenaient quadrupèdes à l'occasion. Ce sont des « cousins » plutôt que des ancêtres des hommes. Le passage au genre « homo » se fait essentiellement par le passage permanent à la station verticale, ce qui en plus libère les membres supérieurs (d'où l'originalité de la main avec le pouce opposable) et faciliterait la verticalité du front, et, par là, le développement du cerveau. Ainsi est apparu le genre « homo ». Des inventions ou découvertes ont marqué son devenir: le feu (environ 400.000 avant notre ère), les outils en silex, mais aussi le culte des morts et l'organisation de la vie sociale, ainsi qu'une certaine activité artistique. D'après l'outillage, on divise cette longue période préhistorique en : Paléolithique (de - 5 à 6 millions à -10.000), Mésolithique (environ -10.000 à - 5.000) et Néolithique ( de -5.000 environ à l'invention de l'écriture, vers -3.500) Mais cette datation est très approximative et varie considérablement avec les régions. Rousseau se faisait de l'homme préhistorique la représentation suivante: « Seul, oisif et toujours voisin du danger, l'homme sauvage doit aimer à dormir et avoir le sommeil léger comme les animaux qui pensent peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque ou la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal. Au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse et la sensualité doivent rester dans un état de grossièreté qui exclut en lui toute espèce de délicatesse; et ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher et le goût d'une rudesse extrême, la vue, l'ouïe et l'odorat de la plus grande subtilité »<sup>2</sup> Une telle description ne pourrait convenir qu'à l'homme préhistorique du tout-début du genre « homo »; l'homme préhistorique est devenu aussi intelligent que l'homme actuel ( les « sauvages » actuels encore à l'âge de pierre le sont aussi: faire du feu avec deux bâtons!) Dans le genre « homo », l'homme de Néanderthal<sup>3</sup> est apparu vers environ -250.000 et a disparu vers -40.000, on ne sait pourquoi. Il était chasseur-cueilleur, avait un cerveau volumineux, maniait des outils en silex (pierre éclatée, puis pierre polie), ensevelissait ses morts dans des sépultures. Par contre: l'homme de Cro-Magnon est, lui l'ancêtre de l'homme moderne<sup>4</sup>. c'est déjà l'homo sapiens; c'est l'homme de Cro-Magnon qui a fait Lascaux, Altamira... L'homme préhistorique s'est certes transformé lui-même par les inventions de nouveaux outils, ou même de nouvelles manières de vivre en société; mais il n'a pas vraiment pensé ces transformations; pour cela, il faudra que l'homme invente l'écriture, à la fin du Néolithique

### 24/ Le néolithique

Le néolithique est une période de la préhistoire marquée par de profondes transformations techniques, sociales, culturelles. Ses dates varient beaucoup avec les régions; au Proche-Orient, on le fait débiter vers -9.000 et terminer vers -3.300, avec l'invention de l'écriture. C'est une profonde transformation de la manière de vivre. Alors que jusque-là l'homme était avant tout chasseur-cueilleur (le seul animal domestiqué était le chien, pour la chasse) à l'âge du Néolithique il se sédentarise, vont se développer l'agriculture et l'élevage (chèvres, moutons) et la domestication des animaux de traits; vont naître les premières villes, avec les maisons en torchis (mélange d'argile et de paille), en brique ou en pierre, au lieu des tentes de peau des chasseurs-cueilleurs. Les métaux vont apparaître; dès -8.000, en Mésopotamie, on travaille le cuivre; l'âge du bronze (alliage de cuivre et d'étain) débute dans certaines régions vers -4.000; y succédera l'âge du fer, mais ce sera dans la période historique; l'or est aussi travaillé et utilisé. Comment, dans cette période de la préhistoire qui précède l'écriture, le passé est-il vécu et pensé?

### 24/ Le mythe

Eliade: « Tout comme l'homme moderne se trouve constitué par l'histoire, l'homme des sociétés archaïques se déclare le résultat d'un certain nombre d'événements mythiques » le mythe étant le récit « d'événements qui ont eu lieu dans le temps immémorial, le temps fabuleux des commencements », ce qui donne à ces événements un caractère de modèle sacré; « Ainsi, chez les Navaho, les femmes sont tenues de s'asseoir les jambes sous elles et de côté, les hommes les jambes croisées devant eux, parce qu'il est dit qu'au commencement la femme changeante et le Tueur de monstres se sont assis dans ces positions »<sup>5</sup> Les mythes et les rites règlent la vie des

<sup>2</sup> Rousseau: L'origine de l'inégalité. Oeuvres complètes, t. 3, Pléiade, 1964 p. 140

<sup>3</sup> Néanderthal est une petite ville de Rhénanie où l'on a trouvé des restes humains dont l'ADN correspond à l'ADN d'autres restes humains découverts dans beaucoup d'autres endroits du monde

<sup>4</sup> « Cro-Magnon » est le nom d'un petit abri-sous-roche situé aux Eyzies, en Périgord, où furent découverts en 1868 des squelettes préhistoriques.

<sup>5</sup> Eliade: Aspects du mythe, NRF1963, p.17



primitifs. Une innovation ne parvient à s'imposer que si elle peut être rattachée à un mythe originaire qui la sacralise. Par là le mythe s'oppose à l'histoire. « Un moderne pourrait raisonner de la façon suivante; je suis tel que je suis aujourd'hui parce qu'un certain nombre d'événements me sont arrivés, mais ces événements n'ont été possibles que parce que l'agriculture a été découverte il y a quelque 8.000 ou 9.000 ans, et parce que les civilisations urbaines se sont développées dans le Proche-Orient antique, parce qu'Alexandre le Grand a conquis l'Asie et Auguste a fondé l'empire romain, parce que Galilée et Newton ont révolutionné la conception de l'univers en ouvrant les voies aux découvertes scientifiques et en préparant l'essor de la société industrielle, parce que la Révolution française a eu lieu et parce que les idées de liberté, de démocratie et de justice sociale ont bouleversé le monde occidental après les guerres napoléoniennes, et ainsi de suite. Un primitif pourrait se dire: « je suis tel que je suis aujourd'hui parce qu'une série d'événements ont eu lieu avant moi. Seulement, il doit immédiatement ajouter: des événements qui se sont passés dans les temps mythiques, qui, par conséquent, constituent une histoire sacrée, parce que les personnages du drame ne sont pas des humains, mais des êtres surnaturels »<sup>6</sup> L'homme moderne se comprend comme l'aboutissement d'événements successifs dans le temps irréversible, le « primitif » comme le reflet d'un Événement fondamental qui a eu lieu dans une sorte de Temps éternel au-delà du Temps. C'est que le primitif ne peut avoir du passé lointain une idée que grâce à la transmission orale, qui inmanquablement transforme l'événement quand elle ne l'invente pas; c'est surtout que l'idée qu'il peut se faire du passé ne peut être positive que pour la durée de sa propre expérience; le temps d'avant le moment où il pouvait avoir une connaissance précise du monde est flou, mystérieux, se perd dans « le temps des commencements ». S'il en va tout autrement pour le moderne, c'est qu'il possède du passé des traces précises, des documents, des récits; c'est parce que le moderne dispose de l'écriture

2d/ L'écriture. L'écriture a été inventée en Mésopotamie vers -3.500; en Chine vers -2.000. Le stade du pictogramme est dépassé (il y a toujours des pictogrammes: signalisation routière) On pense que l'écriture est née de la lecture: lecture par les devins de signes de l'avenir (vol des oiseaux, entrailles des victimes...) D'où l'idée de fabriquer des signes qui renverraient à des idées. Aux Phéniciens on doit l'écriture phonétique, représentation visuelle de la parole

L'apparition de l'écriture transforme la relation au passé, car les écrits restent, ils défient le temps. Par la lecture des documents, nous savons comment les hommes du passé se gouvernaient, communiquaient entre eux, ; et, souvent, par les historiens contemporains des faits, nous savons comment ils se voyaient, se jugeaient. L'objet étudié n'est plus une reconstitution faite à partir de traces involontaires, il devient d'une certaine façon présent par les documents et les récits écrits des témoins contemporains. L'écriture permet l'histoire, reconstitution intelligible de l'enchaînement temporel, qui s'oppose au mythe, rapport vécu à un intemporel. Mais les choses sont moins simples. Que deux réalités soient opposées n'exclut évidemment pas qu'elles puissent coexister. Le mythe continue d'habiter les hommes, même en l'absence de religion positive; et c'est à l'histoire qu'ils demandent alors de leur fournir qui adorer: la Liberté et l'« immortelle », révolution de 89 (« ce superbe lever de soleil », disait Hegel), les grands hommes qu'on met au Panthéon, les soldats de l'an II et même... la laïcité. Mais l'histoire menée avec rigueur pourra dénoncer les fausses mythologies.

L'ambiguïté de cette relation entre histoire et mythe mène directement à notre sujet: car si l'histoire décrit la continuité d'un devenir temporel, elle se défend de traiter de ce qui, dépassant le long cheminement temporel, lui donnerait un sens: où nous mène tout cela? Les religions s'efforcent de répondre à cette question; mais il est sûr que les rapports des religions et de l'histoire ne peuvent être de tout repos; alors que l'histoire décrit la continuité des changements, la religion se prétend en possession de la Vérité absolue, qui ne change pas.

31) Les religions et le sens de la vie humaine.

3a/ 1) on interroge d'abord les religions pour lesquelles l'humain et le divin constituent une totalité sans rupture, pour lesquelles il n'est donc pas de véritable transcendance, pas d'au-delà que l'homme ne pourrait atteindre qu'en sortant de soi, en se dépassant;;

3aa/ Pour la religion de l'ancienne Mésopotamie (Babylone), le monde divin se composait d'une multitude de dieux, et il était semblable au monde humain, (hiérarchie, violence, jalousies, désirs). mais les dieux étaient d'une intelligence et d'une puissance bien supérieures à celles des hommes; dieux et hommes devaient pourtant cohabiter; on sentait les dieux présents dans les

<sup>6</sup> ibid p.23-24.



temples qui leur étaient consacrés, ils y habitaient leurs statues; Les divinités mésopotamiennes devaient être habillées, nourries, parfumées, baignées... Les dieux ont créé le cosmos, et ils ont affecté les hommes au soin de le conserver, en observant rigoureusement les rites religieux. Le sens de la vie humaine est donc de maintenir l'ordre du monde par les rites, et particulièrement les sacrifices (qui installent une juste relation entre les hommes et les dieux Seuls quelques hommes exceptionnels ont reçu le privilège de jouir d'une vie sans fin, après leur mort, auprès des dieux. La plupart des hommes, après leur mort, retournent à l'argile dont les dieux les ont fait sortir, et leur esprit mène une vie somnolente et obscure en enfer, grâce à de menues offrandes que leur consacrent les vivants; si ceux-ci les oublient, les morts peuvent venir les tourmenter.

3 a b / La religion égyptienne Ce qui caractérise la religion égyptienne, c'est l'angoisse de la destruction du monde. Pour l'Égyptien, « la création est un miracle au milieu de l'incrédible qui l'entoure... Il subsiste autour de l'être une immensité de non-être menaçant à chaque instant d'envahir l'être, et que seule l'action humaine des rites tient à l'écart. » Chaque jour, on exécutait des rites pour réduire à l'impuissance le serpent cosmique Apophis (image de l'océan incréé entourant le monde) et chaque jour on l'arrêtait dans son action dévorante du créé sans jamais le tuer définitivement. Les dieux (nombreux) veillent à la conservation du monde, mais ils ont besoin de l'aide des hommes. Ces dieux ont des têtes animales (faucons, taureaux, vaches;...) mais un corps humain Ce sont des forces naturelles considérées sous leurs différents aspects essentiels. « Osiris, c'est tantôt le grain qui renaît après avoir été enterré, tantôt le Nil qui connaît une nouvelle crue après les mois d'étiage, tantôt encore la lune qui respandit de nouveau au ciel après une période d'invisibilité, ou même le soleil qui apparaît après la nuit... Osiris symbolise l'espoir qui habite malgré tout l'angoisse; c'est ce qu'indique le mythe d'Isis et Osiris, qui tire la religion égyptienne vers un idéal supérieur à la simple conservation du monde (Osiris, fils de la déesse du Ciel Nout et du roi d'Égypte, Geb, devenu roi après son père, tué par son frère Seth, mais sauvé par sa soeur-épouse Isis<sup>7</sup>, définitivement ressuscité se retire dans le ciel pour jouir d'une vie purement spirituelle

Le roi (pharaon) a dans la religion égyptienne un rôle fondamental; c'est lui qui exécute ou fait exécuter tous les rites de fonctionnement de l'univers, il est le représentant des dieux sur terre. La religion égyptienne est une religion morale; les Égyptiens croyaient au jugement d'après-vie pour lequel le mort comparait devant les juges infernaux; une survie heureuse dépendait autant du respect de certains tabous (ne pas tuer d'animaux sacrés, s'abstenir de certains actes sexuels dans l'enceinte sacrée...) que de celui des préceptes d'intérêt social, des devoirs d'état. Les croyances funéraires concernent en premier lieu le roi, qui après la mort gagne le ciel et accompagne le soleil dans son périple; la pyramide est le tombeau du corps du roi, mais son principe spirituel est ailleurs. Mais le roi n'est pas seul à survivre. Dès le néolithique, on fournit des provisions et un mobilier dans les tombes, comme si les cadavres avaient les mêmes besoins que les vivants; mais des principes spirituels inhérents à l'âme vivante vivaient aussi après la mort et pouvaient accompagner le pharaon dans son périple avec le soleil. La momification assure la conservation du corps, qui sert de support aux principes immatériels de la personnalité Mais l'au-delà est un monde dangereux, où l'on pourrait mourir une seconde fois, et cette fois définitivement; ce monde est présidé par Osiris et comprend des champs qu'il faut irriguer, cultiver, moissonner

Le sentiment confusément religieux règne partout chez les Égyptiens. Aussi la magie est-elle fort répandue; connaître le nom d'un homme ou d'un dieu, c'est avoir pouvoir sur lui Les Égyptiens ne croyaient pas à l'astrologie, mais croyaient aux jours fastes ou néfastes et aux rêves prémonitoires

La religion égyptienne a pris progressivement un caractère nettement moral: nécessité de pratiquer la justice pendant la vie sur terre afin de mériter la survie dans l'au-delà. Tous les défunts passent devant un tribunal présidé par Osiris assisté notamment d'Isis et de leur fils Anubis et de 42 assesseurs; le cœur du défunt est placé sur le plateau d'une balance, et sur l'autre la Justice-Vérité; le dieu Thot contrôle la pesée, les deux plateaux doivent s'équilibrer. La « Grande Dévorante », monstre cruel, est tout près, pour s'emparer du défunt si le jugement est défavorable. Ainsi, un idéal élevé a présidé à la religion égyptienne; mais il semble que la caste sacerdotale se soit détachée du peuple, ce qui explique la facilité avec laquelle le christianisme s'est installé en Égypte (Alexandrie, les Coptes)

<sup>7</sup> voir B p.8-9



2a4 L'Afrique noire. Toute la vie de l'Africain est pénétrée par le sacré. Mais ce n'est pas le même que dans les grands religions monothéistes; alors que dans celles-ci le sacré est nettement distingué du profane, en Afrique les deux sont mêlés. Les êtres sont ordonnés hiérarchiquement: au sommet un créateur unique, mais lointain, et qui n'intervient jamais, et dont on ne s'occupe guère; au-dessous, des divinités plus agissantes, auxquelles il est prudent de rendre un culte. Ces dieux sont des énergies manipulables plus que des êtres personnels. Le rite ne vise pas tant à se concilier une volonté dans l'au-delà qu'à réactiver l'énergie enclose dans les dieux-objets de ce monde-ci. L'idée de dieu reste confuse: « Sapata n'est pas seulement le maître de la variole, il est aussi la variole elle-même ou son réceptacle, si bien que lorsqu'éclate une épidémie il convient alors non de le prier, de le faire fuir. Les dieux d'Afrique sont des énergies présentes dans la nature, et les rites des procédés pour mettre ces énergies en action ou la neutraliser. Par les rites, les dieux deviennent présents (exhibitions de masques, rites de possession: un corps humain peut être travaillé jusqu'à devenir un objet chargé de puissance divine.. Les devins, les sorciers, sont des hommes (ou des femmes) possédés par le divin Les hommes ne sont pas chez eux ici-bas; ils doivent y vivre avec les véritables maîtres: les dieux, connus ou inconnus, qui y sont attachés, il faut tenir compte des exigences de ces dieux, des lieux saints, des jours fastes; pour connaître ces exigences, il faut avoir recours aux sorciers; ceux-ci savent comment négocier avec les dieux, et au besoin les tromper. Le religieux est politique; la notion de péché est inconnue; les relations sont des relations d'intérêt où il s'agit d'être le plus malin. Les morts ont une vie mystérieuse et peuvent être redoutables.

3a4 La religion grecque. Le divin est partout en Grèce: dans les pierres, les plantes, les animaux; le sentiment de la beauté ouvre au sacré. Cependant sont privilégiés trois endroits pour le rapport avec le divin: la maison familiale, l'agora, les grands sanctuaires où sont célébrés les cultes reconnus par tous les Grecs. Les statues dans la maison rappellent la présence du dieu; dans la cour, un autel où l'on sacrifie pour célébrer une fête ou honorer un hôte Au coeur de la maison, l'autel d'Hestia, déesse vierge, pure. Il faut purifier la maison après une naissance, un décès, un meurtre. Hestia préside à l'admission dans la famille, aussi bien celle de l'esclave que l'on vient d'acheter que celle de la jeune épousée. La cité aussi se groupe autour de l'autel d'Hestia, sur l'agora ou dans le prytanée; sur cet autel, une flamme est toujours allumée; l'agora elle-même est un sanctuaire vénéré, avec ses monuments sacrés et son espace religieux où ne peuvent entrer les impurs. Le temple grec n'est pas une église, il est ouvert sur le monde et les principales manifestations de la religion grecque se déroulent en plein air. Souvent les représentations des dieux sont habillées, ointes ou baignées Les animaux qu'on sacrifie sont les plus proches de l'homme: boeufs, moutons, chèvres. Le sacrifice grec rappelle la coupure qui, par la faute de Prométhée, s'est produite entre les dieux et les hommes, et la distance infranchissable qui les sépare désormais; il est un don qui attend un retour. Tous les actes de la vie sont réglés par la religion: nourriture d'une bête sacrifiée selon les règles, de plantes régulièrement cultivées; aussi: mariage, naissance, décès. Des sectes s'instituent par déviation de ces rites (végétarisme, omophagie)

Les dieux grecs, tels qu'ils sont enseignés par Homère et Hésiode, sont contradictoires: éternels, hors du temps, mais frôlant parfois la mort, et parfois blessés; exempts de soucis et bienheureux, mais sujets à des emportements, hors de l'humanité mais ayant toutes les passions humaines (cf. Achille et Priam). Les philosophes ont souvent critiqué l'image que la religion donnait des dieux; ils y ont vu une simple allégorie des phénomènes naturels

En Grèce, ni corps sacerdotal, ni hiérarchie ecclésiastique, ni dogme ni livre sacré; la communication avec les dieux est l'affaire de tous, pas seulement d'un corps spécialisé Les prêtres des cités grecques étaient élus ou tirés au sort; le prêtre reste un officier public, soumis au contrôle de l'Etat et de l'assemblée du peuple

La religion grecque enseignait une vie après la mort, mais vie morne et bien diminuée (cf. Achille mort dans l'*Odyssée*) Mais les « mystères » initiaient à un salut (mystères d'Eleusis, Déméter et Perséphone) Ésotérisme: des écrits grecs supposés traduits de l'égyptien et apparaissant au -3ème siècle sont attribués à l'Hermès égyptien appelé Trismégiste (le Très-Grand) Ce sont des écrits d'astrologie, d'alchimie et de sciences occultes, accompagnés d'aphorismes. Ces écrits ont été abondamment commentés, et on a conservé certains de ces commentaires qui vont jusqu'au +3ème siècle. Ils ont en commun de préparer les âmes à la « voie d'immortalité », en rapportant des enseignements remontant à l'époque antédiluvienne; l'enseignement doit aboutir à une Gnose, illumination soudaine qui fait passer à la certitude que Dieu existe et veut être connu; il s'agit d'une spiritualisation de la piété populaire



**2ae/** La religion romaine. A Rome, la religion est chose communautaire. Un Romain est membre d'une communauté culturelle par la naissance, par l'acquisition de la citoyenneté, par ses fonctions ou son domicile. Pas d'autorité religieuse centrale: le pouvoir religieux est divisé entre les magistrats, les prêtres et le Sénat. L'autorité appartient à quatre collèges sacerdotaux dits « majeurs »: 1) le collège des pontifes, présidé par le *pontifex maximus*, chargé de contrôler l'ensemble de la tradition liturgique (contrôle du culte, introduction de nouveaux dieux) 2) le collège des augures, qui sert de conseiller pour déchiffrer les signes obtenus dans la consultation des dieux 3) le conseil des décemvirs, chargé de conserver et, à la demande, de consulter les livres sybillins<sup>8</sup>, pour résoudre des conflits majeurs avec les dieux 4) le conseil des septemvirs chargé de surveiller les jeux publics et les grands sacrifices qui leur étaient liés. Autres autorités religieuses: les présidents de conseils d'artisans, les présidents des quartiers urbains, les pères de famille

Des règles établissent des délimitations claires entre le sacré et le profane. Seul peut être considéré comme sacré le terrain ou l'édifice désigné comme tel par une loi émanant du peuple romain ou par une décision du Sénat: Le creusement d'un sillon au moyen d'une charrue attelée d'un taureau et d'une vache (rituel hérité des Etrusques) délimite la zone au sein de laquelle seront recueillis les signes envoyés par les dieux. Les tombeaux sont exclus de l'aire urbaine: après sa mort, l'homme devient une espèce de démon redoutable. Le temple est l'habitation de la divinité, la statue du culte n'est pas la représentation de la divinité, elle est le dieu présent. A partir d'Auguste, le culte de l'empereur prend une importance fondamentale. Le rite sacrificiel consiste en une procession des participants, la tête voilée d'un pan de la toge, jusqu'à l'autel sacrificiel, immolation de la victime, offrande aux dieux, et banquet des hommes. Le sacrifiant s'assurait que le présent était accepté par la divinité, en vérifiant que le foie, le poumon, la vésicule biliaire, ne présentaient pas d'anomalie, sinon il fallait recommencer. La victime était ensuite partagée, le foie, le poumon et le cœur étant la part des dieux; le reste, la part des hommes était consommée sur place ou vendue en boucherie; la part des dieux était brûlée et consommée par les dieux sous forme de fumet. Le sacrifice était un don qui appelait un contre-don de la part des dieux. Le sacrifice n'était pas le seul moyen de communiquer avec les dieux: les auspices étaient des signes envoyés par Jupiter (vol des oiseaux, comportement des poulets sacrés); dans les cas graves, on consultait les livres sibyllins. On retrouve les sacrifices et les auspices dans les cultes domestiques (mariage, sépulture). Les rites de sépulture transformaient le cadavre en un défunt enterré et l'installaient parmi les dieux mânes, désormais apaisé et ne menaçant pas les hommes.

Les autorités faisaient preuve d'une grande tolérance en matière de religion: elles ont permis à partir du 1er siècle les cultes orientaux (culte persan de Mithra, culte de Déméter, culte d'Isis), la religion officielle étant assez dévalorisée parmi l'élite intellectuelle. L'intolérance se manifesta contre le christianisme, qui refusait le culte de l'empereur. Mais le christianisme l'emporta à partir du début du 4ème siècle.

**3ae/** Le védisme. C'est l'ensemble des croyances et pratiques religieuses décrites dans le Vêda (=savoir), corpus d'écritures sacrées rédigées en sanskrit entre -1800 et -800; il fut apporté en Inde par des conquérants aryens. Le Vêda est transmis oralement; il a été mis par écrit, mais l'oral l'emporte: les prêtres doivent pouvoir le réciter par cœur. Le Vêda comprend: des stances; un recueil de formules liturgiques employées dans les sacrifices, et des mélodies liturgiques; des recettes de magie blanche (dont certaines « pour gagner l'amour d'une femme »). Les parties en prose mettent en correspondance les rites et la mythologie. Les Upanishad exposent une métaphysique basée sur l'intuition intellectuelle qui veut établir l'équivalence entre l'âme individuelle et le Brahman, la force mystérieuse qui rend les rites efficaces; il n'y a qu'une quinzaine d'Upanishad de l'époque védique.

La mythologie du Vêda; d'innombrables dieux; des bons et des méchants. Varuna est le gardien de l'ordre du monde, et donc de l'accomplissement correct des rites, ce qui le conduit parfois à châtier. Les deux sacrifices majeurs, obligatoires et quotidiens, sont célébrés aux deux crépuscules, avec une cérémonie accessoire à midi. Un Dieu essentiel du védisme, c'est Indra; il porte une barbe, son courroux est redoutable, il aime boire l'ambrosie jusqu'à s'enivrer et

<sup>8</sup> pour concurrencer la pythie de Delphes, les Grecs d'Ionie suscitérent une « sibylle » prédisant l'avenir; ceci fut imité, et il y eut une sibylle de Cumès dont on parle dès le -6ème siècle, date à laquelle Tarquin aurait acheté ses livres de prédiction, qui étaient confiés à la garde des décemvirs.



apprécie les mortelles; il manie la foudre Le Dieu qui domine, c'est Agni, le feu sous toutes ses formes, médiateur entre le divin et les hommes.

L'accomplissement du sacrifice maintient l'ordre du monde; durant les sacrifices, les prêtres allaient jusqu'à boire du sang accompagné de vin et de soma, une plante aux vertus hypnotiques L'eschatologie: le défunt gagne le paradis ou tombe en enfer selon les mérites ou les démérites qu'il a accumulés sa vie durant. L'enfer est un abîme glacé et ténébreux, le paradis un lieu de lumière, de chaleur et de joie L'ignorant, ou celui qui n'a pas sacrifié, devient un ancêtre et, après une existence post mortem d'ordre larvaire, revient sur terre pour se réincarner, selon ses mérites, en animal ou en être humain; ou encore, envolé en fumée lors du bûcher funèbre, il revient sur terre sous forme de pluie et anime les plantes

Il n'y a pas de clergé; le chef de famille est le seul prêtre, qui sacrifie pour lui-même et pour le bien des siens. Les auteurs du Veda s'intéressent avant tout au rituel. Il y a cependant des cosmologies, qui ébauchent une certaine histoire du monde (chaos originel, monde, division entre Ciel et Terre, apparition de la lumière, période de bonne entente entre les dieux et les hommes, mais tout se gâte, et vient le déluge; un seul homme survit, les dieux lui donnent une femme et la Terre se repeuple) Mais cela n'est pas essentiel pour le culte

En fait, pour le Veda, l'origine du monde est à chercher dans le Brahma, cette force mystérieuse de laquelle procède le monde et qui donne leur efficacité aux sacrifices. L'homme est l'image de l'univers, et un principe en lui correspond au brahman, c'est l'atman = l'âme, qui s'établit pour les garçons au moment de l'initiation et pour les filles au moment du mariage. D'où vient l'atman? Ou bien il est une émanation de la divinité, ou bien il est construit par l'homme seul grâce à l'observation des rites; le védisme n'a pas choisi entre ces deux explications, et ce fut l'une des causes de la fin du védisme La religion védique est moribonde au 6ème siècle, mais le Veda continue d'être tenu en haute estime.

36/ 2) on cherche comment, en rompant avec la totalité dieux-hommes, on a pu essayer de fonder des religions de progrès spirituel sans poser une transcendance absolue

\* L'hindouisme: Le védisme s'est transformé dans l'hindouisme parce que l'on a voulu faire d'une religion de la collectivité dieux-hommes une religion de salut (voir C p. 4-9) 1) avec les Upanishad la signification du sacrifice se transforme: il n'a plus pour objet la simple conservation du monde avec en plus la possibilité d'avantages pour le fidèle, mais il a pour objet la libération hors du courant des morts et renaissances, l'épanouissement spirituel définitif, par l'identification à l'Absolu. De même dans la *Baghavad Gita*, qui enseigne à la fois l'exaltation du devoir individuel et le détachement total du résultat de l'action. 2) de ce fait, les dieux et le rapport des hommes aux dieux se transforment: le but des hommes est le détachement qui permet de se libérer du cycle des réincarnations. L'Absolu avec lequel l'union amène le détachement prendra le visage d'un Dieu, mais d'un dieu tout différent de ceux du védisme, même si l'on garde certains noms (Visnu, Siva) Comment monter vers l'Absolu? En acquérant la maîtrise de ses sens et de son activité mentale, au point de devenir « un délivré vivant »; mais peu y arrivent par eux-mêmes; on peut aussi obtenir la délivrance par la dévotion envers le Seigneur suprême, Visnu ou Siva. Quel est l'état de délivrance suprême? Certains parlent de sommeil sans rêve, d'autres d'une fusion amoureuse avec la divinité.

Dans l'hindouisme, les sacrifices existent toujours, mais ils ont perdu beaucoup de leur importance; alors que le védisme pratiquait les sacrifices expiatoires, l'hindouisme réclame une véritable conversion de l'esprit pour effacer les fautes Le culte collectif a toujours son importance; la prononciation de la syllabe « om » est censée donner accès à la divinité. La non-violence est en faveur. L'hindouisme a gardé du védisme le régime des castes; la plus haute caste, celle des brahmanes, doit être exemplaire; la vie du brahmane se divise idéalement en quatre périodes: 1) étudier auprès d'un maître vénéré; 2) se marier, avoir des enfants, une activité professionnelle, offrir des sacrifices; 3) se retirer, avec ou sans sa femme, dans un ermitage où se consacrer à des tâches religieuses 4) s'il en a la force, devenir « renonçant », choisir la solitude totale, ne vivre que d'aumônes (voir aussi C, p. 7) Allier au « sentiment océanique », conscience de la présence dans l'Absolu une morale d'abnégation au service de tous Le divin n'est pas pensé comme le réciproque dans une totalité, mais comme un idéal à atteindre

Autour de l'hindouisme

Le jainisme (du nom d'un ascète du 5ème siècle) enseigne toute une cosmologie. L'univers est composé de 3 mondes: le monde de la Terre, le monde supérieur et le monde inférieur Dans



celui-ci, les damnés endurent des souffrances proportionnées à leur karman<sup>9</sup> La communauté jinnite comprend des religieux, moines et nonnes, et des fidèles laïques qui font vivre les premiers, tout religieux étant mendiant Tout jaïna s'engage à respecter cinq interdits: 1) ne pas nuire aux êtres vivants 2) ne pas mentir 3) ne pas s'approprier ce qui n'a pas été donné 4) ne pas manquer à la chasteté 5) ne pas s'attacher aux possessions matérielles. Les laïcs s'engagent à méditer plusieurs fois par jour, à jeûner et veiller au moins chaque quinzaine, et à distribuer des aumônes

Le tantrisme met l'accent sur l'effort pour s'identifier à la divinité, s'évader de la condition humaine, remplacer le corps humain par un corps divin: méditations, contrôle de la respiration, attitudes mystiques, importance de la sexualité; dans la délivrance suprême, on est affranchi des notions relatives de vice et de vertu; l'union à l'Absolu peut coïncider avec l'orgasme.

3-4 Le bouddhisme Au - Vème siècle, la croyance aux transmigrations était fort répandue en Inde Ayant découvert la misère des hommes, Bouddha, en pleine jeunesse, renonça au monde et mena la vie du religieux errant. Il comprit que les êtres, après leur mort, renaissaient selon les actes qu'ils avaient accomplis dans leur vie précédente

Au départ, une conception pessimiste de la vie: mort, souffrances, chagrins Il faut se délivrer de la soif de vivre, en n'attendant rien du divin. Le bouddhisme est une religion sans Dieu (du moins le Dieu unique et transcendant du judéo-christianisme), sans âme et sans culte Pour être délivré, il faut renoncer à toute activité, bonne ou mauvaise, de tout attachement spontané aux êtres La plupart de nos attachements sont coupables, il faut donc s'attacher, par une sévère discipline, à devenir vertueux Parmi les vertus; l'énergie, la compassion, la concentration mentale, la bonté, la patience; il faut s'abstenir de tuer aucun être vivant, de mentir, de voler, se garder de tout ce qui touche de près ou de loin à la vie sexuelle, renoncer aux boissons alcoolisées, au luxe. Surtout supprimer l'attention spontanée que nous portons au monde, par les techniques du yoga. Après quatre niveaux de sainteté, on peut atteindre à la délivrance, au nirvâna. Celui-ci est-il néant ou plénitude? Le nirvâna est un état de paix, dans la cessation de la croyance en un moi autonome et permanent (voir C p12)

Le bouddhisme, contre le voeu du fondateur, se dota d'une physique, d'une biologie, d'une cosmologie et d'une métaphysique (voir C p.13) La quasi-divinisation du Bouddha aboutit à faire du bouddhisme une religion comme les autres

Le Grand Véhicule critique le caractère essentiellement monastique du bouddhisme ordinaire, ou Petit Véhicule Il rend une dévotion particulière aux « bodhisattva », à ceux qui, aux portes de la Délivrance, ont préféré rester avec les hommes pour en sauver le plus possible

3-4/ d) les religions de la transcendance absolue du divin

Le judaïsme. Le monothéisme juif date en réalité du -6ème siècle, au retour de la captivité persane, avec le Deutéro-Isaïe: Yahvé est seul créateur et souverain de tout l'univers, maître du temps et de l'espace. Le peuple juif est le peuple choisi pour être fidèle à ce Dieu que les autres peuples veulent ignorer. Dieu est à la fois unique et un. La Bible le décrit comme une personne et comme le créateur du monde (« je suis celui qui suis »); le monothéisme juif est éthique: l'homme a à choisir entre le bien et le mal.

Le judaïsme est une religion qui intègre l'histoire: 1) création 2) désobéissance de l'homme et apparition de la condition humaine 3) promesse de rédemption (mais comment entendre cette « rédemption »? Le peuple élu sera souvent infidèle, et Yahvé se servira à l'occasion des « nations » pour le rappeler à la justice. Ce sera « le jour de Yahvé » prédit par les prophètes: Yahvé manifeste sa gloire par l'écrasement de ses ennemis (Isaïe 7, 23), la panique s'empare des humains (Isaïe, 2, 10-19); c'est l'extermination générale (Sophonie, 1,18), c'est la fin (Ezéchiel, 7, 6sq) Mais, à l'épouvante succédera le bonheur universel; à la punition succédera le pardon, et les « nations » ennemies d'Israël se convertiront: « Quand Yahvé aura supprimé tous les dieux de la terre, les nations se prosterneront devant lui » (Sophonie, 2, 11) Israël, peuple choisi par Dieu, sera la lumière des nations qu'il unira à lui. D'où l'interprétation des « Juifs charnels » (Pascal) L'ultime « jour de Yahvé sera « le dernier jour »; le monde a une histoire. Au temps de Jésus, se multipliaient les Apocalypses, comme les prédictions de la venue d'un Messie (Michée, 4, 1-5; surtout 5, 1), annoncé comme le « serviteur de Yahvé » (Isaïe, 42, 1-7; 49, 1-9; 52,13-53,12) ou le « Fils de l'Homme » (Ezéchiel, 2, 1

3-4/ Le christianisme Le christianisme reprend les données historiques du judaïsme, mais il estime que le Messie annoncé par les prophètes est venu en Jésus-Christ; une ère nouvelle s'annonce, et

<sup>9</sup> Le karman est la sujétion de chacun à l'enchaînement de ses actes



la rupture se fait avec l'ancienne Alliance et le règne de la Loi: fin de la circoncision et des sacrifices sanglants, fin de l'idée de « peuple élu », fin de la loi du talion ( L'histoire religieuse va continuer. Certes, le Messie est venu, mais celui qui est maintenant attendu, c'est Jésus glorifié, la venue du Fils de l'Homme dans la gloire. Cette venue est annoncée comme devant d'abord entraîner de terribles douleurs (1 Thessaloniens, 5,3) ,mais marquant la victoire définitive sur les ennemis (1 Corinthiens, 15, 24-28); alors aura lieu la résurrection des corps et la rencontre avec le Christ descendant du ciel '(1 Thessaloniens, 4, 16 sq). C'est le sujet de l'Apocalypse. C'est là une difficulté du christianisme: « On attendait le règne de Dieu, et on a eu l'Eglise » (Loisy) L'Eglise est l'histoire du christianisme

38/ L'Islam voir A p. 6-7. Mahomet n'avait pas prévu sa succession; lorsqu'il mourut en 632, alors que certains défendaient la candidature de son gendre .Ali les premiers musulmans de Médine choisirent comme « calife » le beau-père du prophète; Abu Bakr, auquel succéda Omar; les quatre premiers califes, dits « califes légitimes » furent désignés par acclamations. Le troisième, Othman, est assassiné en 656 et Ali lui succède; mais on lui reproche de ne pas poursuivre les assassins d'Othman, et il est assassiné en 661, et Muawiya, gouverneur de Damas et cousin d'Othman, devient le cinquième calife, et fait accepter la succession héréditaire au califat ; c'est la dynastie des Omeyyades(661-750)Mais le fils d'Ali, Al-Husayn, ne reconnaît pas les Omeyyades, et proclame que les califes doivent être de la famille du prophète (des « imams ») C'est l'origine de la scission entre chiites et sunnites Les chiites rejettent la législation des trois premiers califes (avant le califat d'Ali) , et estiment que la législation coranique ne peut être sauvegardée que par la gouvernance des descendants de la famille du Prophète. L'imam est intercesseur entre Mahomet et les croyants, il saisit le sens caché du Coran (d'où l'importance du clergé en Iran) Il y a eu douze imams; le douzième a disparu, c'est l'imam « caché », le Mahdi qui reviendra à la fin des temps et qui « comblera la terre de justice et d'équité autant qu'elle est actuellement emplie d'injustice et de tyrannie » L'histoire occupe donc dans le chiisme une place encore plus grande que celle qu'elle a dans le sunnisme, pour lequel il y aura une « fin des temps » marquée par le jugement dernier.(à intégrer: *Iblis refusant de s'incliner devant l'homme*)

Les kharidjistes sont de musulmans qui ne sont ni sunnites, ni shiites, estimant que n'importe quel musulman peut devenir calife; ils se sont constitués lors des débats entre les partisans d'Ali et les Omeyyades. Ils sont d'un grand rigorisme moral et religieux, mais très minoritaires en Islam.

39/ Des ébauches de religions hors des religions instituées: le culte de l'Etre suprême de Robespierre, la religiosité du Vicaire savoyard (qui voulait pourtant être une interprétation du christianisme) et surtout les religions de l'Humanité

La religion positiviste Pour Comte, la connaissance humaine, après l'âge théologique et l'âge métaphysique, est enfin entrée dans l'âge positif, qui fournit des évidences parfaites, sur lesquelles doit se faire l'union des esprits; En contrôlant l'essor des connaissances scientifiques et en les empêchant de s'égarer dans des considérations inutiles, on pourra inaugurer une époque nouvelle dans l'histoire de l'humanité Comte, qui se veut le grand-prêtre de l'humanité, veut fonder une nouvelle religion, unificatrice parce que ses dogmes sont scientifiques, .La société nouvelle prendra en compte toutes les aspirations humaines: l'activité (la propriété), le sentiment (la famille; valorisation du rôle de la femme: Clotilde de Vaux, l'altruisme^), l'intelligence ( le langage) Les prêtres positivistes présideront au culte de l'Humanité, laquelle « se compose de plus de morts que de vivants » L'Absolu n'est pas nié, mais il est inaccessible. Les religions donnent un sens à la vie individuelle: soit en la rapportant à une totalité dieux-hommes qui la dépasse; soit en rapportant chaque vie individuelle à un Absolu ésotérique (religions de salut); soit, comme dans les grandes religions monothéistes, en rapportant la vie de tout homme à un idéal à atteindre (comme dans le bouddhisme) ou à un Absolu transcendant qui a créé l'homme et l'appelle à lui. Dans les deux premières positions, l'histoire en tant que devenir continu de l'humanité ne joue aucun rôle; dans la troisième, l'humanité a un point de départ, un point intermédiaire fondamental (incarnation, révélation) et un point final. Mais, entre le début et la fin, les religions ont souvent peu de sympathie pour l'histoire. La tendance serait pourtant maintenant à l'y introduire, pour l'interprétation et peut-être l'éclaircissement du message divin

40/ Les méthodes de l'Histoire :

4a/ Le choix du sujet Si un auteur étudie un événement ou une époque, c'est qu'il estime que c'est important. Depuis qu'on écrit l'Histoire, il s'est passé un nombre immense d'événements , et, de



la plupart, on ne parle pas. Notre réunion de ce soir est un événement, mais il est peu probable qu'il soit historique. Un événement devient historique par les conséquences qu'il amène. Dans l'activité de tout historien, il y a un peu une pétition de principe: s'il décide d'étudier tel événement, telle époque, tel personnage, c'est qu'il estime qu'ils ont amené des conséquences importantes; l'historien a donc déjà une certaine théorie de ce qu'il étudie. Qu'est-ce qui est important en cette année 2015 en France ? (Bainville, historien royaliste, trouvait absurde et évidemment partielle la place donnée à la Révolution française (26 ans: 1789-1815 si l'on compte dans les années révolutionnaires le Consulat et le Premier Empire, ce qui est bien contestable; 1789-1799) L'histoire écrite par les contemporains des événements relatés comporte beaucoup de passages qui deviendront des déchets. Les historiens écrivent en général dans un certain climat idéologique qui détermine leur choix (Thucydide et la guerre du Péloponnèse)<sup>10</sup> Les circonstances peuvent amener à mettre en valeur tels événements du passé (exemple; le djihadisme amène à étudier la fondation de l'Islam) Le découpage du temps est essentiel; il implique qu'il y a des points communs à une époque: qu'est-ce que l'Antiquité? Les dates du Moyen Age (476: chute de l'Empire romain, à 1453, prise de Byzance par les Turcs ?-) Faut-il dater de 1945 une autre époque (âge atomique avec plus tard l'extension de l'informatique, écroulement du monde rural)? méconnaissance de l'importance de certains événements: Lépante (1571) Les points de vue sur les périodes du devenir historique sont très divers et commandent le découpage (histoire de France, histoire de la bourgeoisie, histoire d'une religion, d'une classe...) Sur le reproche souvent fait à l'histoire scolaire de trop insister sur les batailles.

46/

4c/ Les agents historiques. Ce sont d'abord évidemment les individus, parfois des individus ordinaires ou même médiocres, mais qui sont amenés à des postes de responsabilité; mais aussi des « grands hommes », des êtres charismatiques (Alexandre, César, Napoléon... Hegel: « on dit qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre; si c'est vrai, ce n'est pas parce que le grand homme n'est pas un grand homme, mais parce que le valet de chambre n'est qu'un valet de chambre » Le grand homme, c'est aussi celui qui, placé parfois malgré lui dans une situation exceptionnelle, se met à la hauteur de cette situation (Churchill, Clémenceau...) La « ruse de la raison »: pour Hegel, alors que l'individu historique poursuit des fins individuelles, à travers lui, l'histoire poursuit ses fins. Mais le grand homme a compris que la situation historique était propice à un changement.

Ce sont aussi les collectivités, nations, peuples, religions, classes... ici se posent des questions: existe-t-il l'« esprit d'un peuple » (on dit: « les Français n'acceptent pas les réformes, il leur faut des révolutions » et on les oppose à l'esprit germanique. La conscience prolétarienne peut-elle l'emporter sur la conscience d'appartenance à une collectivité nationale (l'erreur de Jaurès en 1914) Qu'est-ce qui fait qu'on se sent membre d'une nation? Qu'est-ce qu'un peuple (souvent nommé par opposition à une élite dirigeante)? Qu'est-ce qu'une classe sociale? Qu'est-ce qu'une race? Qu'est-ce qui crée une collectivité consciente d'elle-même et agissante (les Bretons, les paysans, les colons, les colonisés...)

C'est aussi le milieu: milieu géographique « L'ancien monde est percé d'un golfe profond: la Méditerranée. Les trois parties de ce monde (*Europe, Asie mineure, Afrique du Nord*) ont entre elles un rapport d'essentielle importance et forment un tout. Ce qui les distingue, c'est qu'elles sont situées autour de la mer et qu'elles ont pour cette raison un moyen facile de communication... Fleuves et mers ne doivent pas être considérés comme facteurs de division, mais comme facteurs d'union... Ce qui unit ces trois parties du monde, c'est la Méditerranée, c'est le centre de l'histoire universelle »<sup>11</sup>. Le climat, la fertilité ou la stérilité du sol, sont aussi des facteurs importants de l'explication historique (cf. le début de *Histoire de la guerre du Péloponnèse*; d'emblée Thucydide comprend la méthode de l'Histoire dans sa complexité. Le milieu technique évidemment intervient (le collier rigide d'attelage épargnant l'extension de l'esclavage; l'imprimerie; la machine à vapeur, l'électricité...) Prodigieuse nouveauté du milieu technique contemporain: l'homme échappe (partiellement) à la Terre

Il y a ainsi des niveaux de l'explication historique (chercher à propos de la Révolution française; 1) les hommes: Mirabeau, Danton, Robespierre...; les mauvaises récoltes de 1788; le lent mais sûr mouvement de montée de la bourgeoisie avec les manufactures (cf. : *Le bourgeois gentilhomme*, Monsieur Dimanche dans *Don Juan*; ) A partir de ces explications, on peut se demander si l'historien pourrait émettre des prévisions concernant l'évolution des sociétés

<sup>10</sup> Thucydide: Guerre du Péloponnèse, p. 3.

<sup>11</sup> Hegel: Leçons sur la philosophie de l'histoire, p. 72)



actuelles, comme l'astronome prévoit, par exemple, des éclipses. Et surtout, on peut s'interroger sur le devenir prévisible, non pas de telle société singulière, mais de l'humanité tout entière. Le devenir historique de l'humanité tend-il ou non à un but qui lui donne un sens?

**51) L'histoire a-t-elle un sens?**

: A cela, les épicuriens répondent non: l'humanité est née par hasard de la déviation d'atomes qui, se composant avec les atomes rencontrés, ont donné naissance à un monde. Ce monde, et l'humanité qui vit sur lui, se défera, et pourra peut-être renaître, si un nouveau « clinamen » se produisait, ce qui est imprévisible; qu'il y ait des hommes, et qui pensent, c'est là chose fortuite, et qui ne débouche sur rien. A cela les stoïciens répliquaient que le monde donne le spectacle évident d'une organisation finalisée; le sage est celui qui met ses désirs d'accord avec la nature, pour atteindre ainsi à la paix de l'âme, l'ataraxie; le retour éternel des choses, après une conflagration universelle, suspend la vie temporelle à l'éternité. L'opposition stoïcisme-épicurisme peut servir encore à interpréter les positions idéologiques à propos du sens de l'histoire. Une idée fondamentale est cependant intervenue depuis: l'idée de progrès. L'avènement de la science expérimentale avait fait naître, avec les Lumières, les plus grands espoirs; connaître la réalité du monde et de l'homme devrait mener à l'améliorer de façon à construire une humanité libre et juste; la connaissance devait aller toujours croissant, chaque découverte en amenant d'autres; la philosophie, abandonnant les stériles discussions métaphysiques, deviendrait, selon le mot de d'Alembert, « la physique expérimentale de l'âme »; on soignerait le méchant pour le guérir de sa méchanceté. L'humanité future ne souffrirait plus de la rareté des ressources, ni des déchirements internes dus aux crimes et aux guerres.

Terminant dans sa cachette, peu avant sa mort, l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain. : Condorcet se console du malheur présent par l'évocation d'un avenir bienheureux : « combien ce tableau de l'espèce humaine, affranchie de toutes ses chaînes, soustraite à l'empire du hasard, comme à celui des ennemis de ce progrès, et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur, présente au philosophe un spectacle qui le console des erreurs, des crimes, des injustices dont la Terre est encore souillée, et dont il est souvent la victime »<sup>12</sup> Une telle confiance dans les vertus du progrès scientifique et technique ne pouvait pas survivre aux tueries en masse du XXème siècle; mais elle a inspiré bien des idéologies et des politiques

Essayons de faire le point à propos des réponses qui peuvent être apportées à la question posée.

**Sai** 1) il y a d'abord les réponses négatives, dans la ligne d'Epicure et de Lucrèce. Produit du hasard et de la nécessité, l'homme n'a qu'une fonction: vivre, et (parce qu'il peut réfléchir et comparer) vivre le plus agréablement possible. Mais la vie humaine ne débouche sur rien qui lui soit extérieur; l'histoire n'a pas de sens. Certes, on peut donner à sa vie le but de rendre plus libre et meilleure la vie de nos enfants, de ceux qui viendront après nous; mais il est bien difficile de déterminer quels sont les facteurs du bonheur; il est loin d'être sûr, par exemple, que « libérer » l'humanité future de l'idée de péché soit la rendre plus heureuse.

Nietzsche enseigne aussi que l'humanité est née du hasard, et proclame la mort de Dieu. Mais il est porteur d'une affirmation qui se veut absolue: il y a des valeurs. Mais la vérité de ces valeurs est l'inverse de ce qui se donne encore pour l'idéal de l'existence humaine: être « bon », charitable envers les pauvres et les faibles, idéal venu aussi bien de Socrate et du christianisme que de la démocratie et du socialisme. Nietzsche prêche un renversement de ces valeurs, qui donnera le pouvoir sur l'humanité aux hommes supérieurs, comme Jules César, César Borgia ou Napoléon, ces hommes qui sont l'honneur de l'homme: « L'espèce a besoin de la disparition des ratés, des faibles, des dégénérés; or, c'est vers ceux-là que se tourne le christianisme. »<sup>13</sup> L'admiration qui se portera sur ces hommes supérieurs donnera un sens à la vie des dominés. *On doute que cela suffise à ceux-ci; en fait, à partir du moment où l'on proclame la mort de Dieu, on renonce à l'objectivité des valeurs, la réalité n'est plus qu'un conflit de forces, il n'y a plus de chemin privilégié, et par conséquent plus de « sens » Et rien n'empêche de préférer Mère Teresa à César Borgia ou même à Napoléon.*

Mais l'esprit humain est tel qu'il se porte vers l'avenir et se propose un but : manger pour vivre, mais vivre pour quoi? Il n'y a pas de réponse pour qui estime que rien n'est supérieur à la vie; d'où le sentiment contemporain de l'absurdité de l'existence. Sartre: la conscience humaine se pose comme un « pour soi » sans cesse à la recherche de soi en face d'un « en soi », totalité

<sup>12</sup> Esquisse... p 283-284

<sup>13</sup> Nietzsche: Volonté de puissance, t. 1 p167



muette ; elle cherche la coïncidence impossible du pour-soi et de l'en-soi. « Toute réalité humaine est une passion en ce qu'elle projette de se perdre pour fonder l'être et pour constituer du même coup l'En-soi qui échappe à la contingence en étant son propre fondement, *l'ens causa sui* que les religions nomment Dieu. Ainsi la passion de l'homme est-elle inverse de celle du Christ, car l'homme se perd en tant qu'homme pour que Dieu naisse. Mais l'idée de Dieu est contradictoire et nous nous perdons en vain; l'homme est une passion inutile »<sup>14</sup> Camus: « Il faut imaginer Sisyphe heureux » En fait, si Sisyphe est heureux, c'est parce qu'il travaille au bonheur des hommes; mais ce sentiment qui le porte vers les hommes est un sentiment à lui, il n'existe pas comme valeur en soi, capable de donner un sens à son action en existant à part d'elle. Beckett: *En attendant Godot*.

56/ 56a/ ② et il y a les réponses positives.

a) réponses théistes

Kant: s'efforce de penser la science expérimentale. La connaissance s'y heurte à une passivité présentée par le sensible; l'esprit surmonte cette passivité en faisant entrer le donné sensible dans ses cadres d'intelligibilité, mais il en résulte qu'il ne peut connaître le monde tel qu'il est en soi; d'où impossibilité de la métaphysique théorique. Mais l'esprit prend conscience de l'absolu du devoir dans l'action morale, et l'absolu du devoir exige la sainteté, qui n'est concevable que comme la limite d'un progrès indéfini. « Ce progrès indéfini n'est possible que dans la supposition d'une existence et d'une personnalité indéfiniment persistantes du même être raisonnable, ce que l'on nomme immortalité de l'âme...laquelle devient un postulat de la raison pratique »<sup>15</sup> Mais cette exigence d'un progrès moral indéfini s'applique bien entendu à la vie collective, si bien que l'agent moral, par confiance en la puissance de l'impératif du devoir, est conduit à croire en la possibilité d'une société humaine raisonnable, républicaine où les citoyens pourront faire entendre leur voix ; et, la guerre étant le pur irrationnel, on doit espérer que l'on va vers la paix perpétuelle; « il n'y a qu'un seul moyen de tirer les Etats de cette situation turbulente où ils se voient toujours menacés de la guerre, savoir: de renoncer, comme les particuliers, à la loi anarchique des sauvages, pour se soumettre à des lois coercitives et former ainsi un Etat de nations qui embrasse insensiblement tous les peuples de la Terre »<sup>16</sup>

Pour Hegel, la passivité dans la connaissance n'est pas le résultat d'une altérité opposée à l'esprit, elle est simplement la méconnaissance de l'esprit par lui-même, comme un adolescent qui sent confusément en lui des possibilités, mais qui ne les connaît clairement que lorsqu'il les aura affrontées aux effectivités de l'existence, lorsqu'elles seront devenues des réalités dans lesquelles l'individu se reconnaît. La connaissance n'est pas un résultat, l'acte de connaître est premier, mais l'Absolu, identité de la subjectivité et de l'objectivité, ne se connaît vraiment que lorsqu'il se sera pleinement réalisé, et cette réalisation est l'oeuvre de l'histoire humaine. « L'histoire universelle est l'extériorisation de l'esprit dans le temps, comme l'Idée en tant que nature s'extériorise dans l'espace »<sup>17</sup>. Dieu, l'Esprit absolu, n'est Dieu que s'il se connaît et il se connaît à travers l'homme et son histoire, ce qui permet à Hegel de dire que sa philosophie est la philosophie du christianisme, et même la philosophie chrétienne; mais des théologiens ne sont pas d'accord, car l'hégélianisme implique que la création de l'homme est un acte nécessaire. Comment se déroule l'histoire d'après Hegel ? Elle part d'un stade où l'esprit s'extériorisant se méconnaît d'abord complètement pour aboutir à un stade final où l'Esprit se reconnaît comme étant la plénitude de la réalité. Cela part de la Chine, où l'Absolu a la forme de l'Empereur tout-puissant qui règne sur la multitude de ses sujets; mais, en Inde et en Perse, le pouvoir politique se divise, préparant ainsi l'Egypte, où l'Absolu apparaît en se cachant sous des symboles. En Grèce, l'Absolu se présente en pénétrant totalement le sensible dans l'art, mais il est prisonnier de cette incarnation dans le sensible. Il doit se chercher hors du sensible, et c'est ce qui a lieu dans l'histoire de l'Occident chrétien, où il se « forme » en prenant successivement différentes figures. A la fin de cette histoire, l'Esprit se reconnaît lui-même comme la source et la plénitude de toute réalité: « l'esprit agit par essence, il se fait ce qu'il est en soi, son acte, son oeuvre; lui-

<sup>14</sup> Sartre: l'être et le néant, p. 708

<sup>15</sup> Kant: Critique de la Raison pratique, Pléiade, t 2 p. 757

<sup>16</sup> Kant: Projet de paix perpétuelle, Pléiade3 p.349 Voir les circonstances de l'oeuvre p. 329-331

<sup>17</sup> Hegel: Leçons sur la philosophie de l'histoire, p.62



même se trouve placé devant oi comme une existence »<sup>18</sup> L'histoire aboutit au Savoir absolu. Est-ce la fin de l'histoire? Il ne le semble pas, car Hegel prévoyait que, dans les temps qui allaient suivre le sien, les Etats-Unis d'Amérique et la Russie auraient un rôle fondamental. Il semble que, pour Hegel, l'époque de l'Esprit absolu soit celle où l'esprit humain, conscient de son identité avec l'Esprit divin qui est toute réalité, prendrait sur lui la charge de son histoire au lieu de la subir. « Que l'histoire universelle est le cours du développement de l'Idée, et le devenir réel de l'Esprit sur le théâtre changeant de ses hiiistoires, c'est là la véritable Théodicée, la justification de Dieu dans l'histoire. La seule lumière qui puisse réconcilier l'esprit avec l'histoire universelle et avec la réalité est la certitude que ce qui est arrivé et arrive tous les jours, non seulement ne se fait pas sans Dieu, mais est essentiellement son oeuvre »<sup>19</sup>.

566/ b) réponses athéistes

Pour Feuerbach, il est arbitraire de placer un Esprit absolu et tout-puissant, un Dieu, à la source de l'histoire humaine. Celle-ci est tout simplement le devenir de l'homme; si l'homme pose l'existence de Dieu, c'est qu'il a d'abord conscience de lui-même comme d'un immense pouvoir, qui contraste avec sa faiblesse effective; aussi attribue-t-il ce pouvoir à un Etre supérieur, à un Dieu. Mais ce pouvoir, c'est en réalité lui-même; il a à le mettre en oeuvre et à remplacer le culte de Dieu par le culte de l'Homme (par l'homme lui-même: manger est une cérémonie) Marx de même « renverse » Hegel: « Ma méthode dialectique, non seulement diffère par la base de la méthode hégélienne, mais elle en est l'exact opposé. Pour Hegel, le mouvement de la pensée, qu'il personnifie sous le nom de l'Idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'Idée. Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme »<sup>20</sup> A Feuerbach Marx reproche d'ignorer que la raison du mouvement de l'histoire se trouve en dernière instance dans les conditions économiques et sociales (matérialisme historique). Transformer ces conditions sera transformer l'homme, par l'instauration du socialisme (à chacun selon son travail) et ensuite du communisme (à chacun selon ses besoins) Alors l'homme sera enfin lui-même, délivré de toute aliénation, et à la préhistoire de l'humanité succédera son histoire

54/ ③ mais il y a aussi une troisième réponse. Le perfectionnement formidable des techniques qui résulte de l'essor des sciences expérimentales s'est fait en consommant les puissances d'énergie accumulées durant des millénaires(charbon, pétrole.. L'énergie atomique ne pourra être utilisée que pendant encore quelques dizaines d'années si l'on garde le procédé actuel de fission; par contre, la fusion permettrait d'obtenir une énergie presque inépuisable; mais le procédé n'est pas au point. Mais la question de l'avenir d'une culture qui repose sur la destruction de son milieu de vie est posée L'homme mettra-t-il fin à l'Histoire en se détruisant lui-même? Envisager une telle fin ne résout d'ailleurs pas le problème du sens de la vie humaine; les uns verront dans la destruction de l'humanité par elle-même le simple résultat de l'étourderie et de l'égoïsme humains; d'autres y verront une sorte de ruse de Dieu qui fait que l'homme lui-même se châtie de sa volonté de puissance.

L'alternative est simple; ou bien l'humanité résulte d'un hasard et disparaîtra aussi du fait du jeu aveugle des causes; ou bien l'être humain, conscient et libre, est le but qui donne un sens à l'évolution de l'univers.

<sup>18</sup> ibid p. 63

<sup>19</sup> ibid p. 346

<sup>20</sup> Marx: le Capital Oeuvres Pléiade, I p 558



